



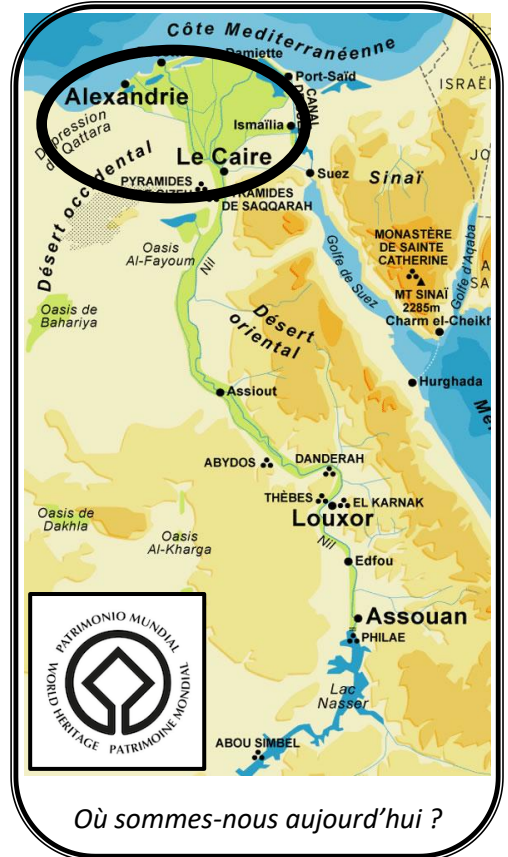
Le p'tit Champollion illustré D'Alexandrie au Lac Nasser

Édition du mardi 28 octobre 2025 (J₁₂)

Le Caire – Alexandrie

©-Pierre-Yves DENIZOT / 2025 - <http://pierre Yvesdenizot.fr/>

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS



Où sommes-nous aujourd'hui ?

La Citadelle de SALADIN

En 1169, Saladin est nommé vizir. Il entame aussitôt un vaste programme de fortifications dans tout le pays et en particulier dans sa capitale du Caire. Les murailles de briques construites cent ans auparavant sont doublées d'une enceinte en pierre de quatorze kilomètres de long percée de portes monumentales. Le projet est de réunir la ville ancienne de Misr-Fûstat et ses activités économiques à la cité califale d'al-Qâhira, centre administratif et politique. En 1173, alors que Saladin est devenu sultan et seul maître de l'Égypte, il pose les fondations d'un site de dix hectares sur un éperon rocheux, unique hauteur de la ville, qui prévoit des poternes et trois grandes portes. Cette citadelle doit être le verrou de la nouvelle enceinte édifiée en 1169, le symbole du nouveau pouvoir de Saladin et le siège de sa résidence royale. Après la mort de Saladin, son neveu Al-Kâmil, vice-roi à partir de 1200, renforce la citadelle : il taille les tours Burj al-Haddad (« du Forgeron ») et Burj al-Ramla (« de Sable ») contrôlant le passage étroit vers les collines de Muqattam. Méhémet Ali, un des grands constructeurs de l'Égypte moderne, au pouvoir en 1805, reconstruit une grande partie des murs extérieurs et remplace plusieurs des bâtiments intérieurs délabrés. Sa mosquée, construite dans le style appelé *Ottoman Baroque* qui imite les grandes mosquées d'Istanbul, domine aujourd'hui le quartier sud.

LE PROGRAMME DU JOUR (sous réserve de modification) :

Au musée archéologique fondé par Auguste Mariette, visite de sa collection d'art égyptien. Puis, visite des richesses islamiques du Caire : la citadelle, les mosquées Mohammed Ali et du sultan Hassan (à titre indicatif, une mosquée pouvant toujours être fermée). Départ en car pour Alexandrie (230 km). Fondée par Alexandre le Grand en 332 av. J.-C., l'ancienne capitale des Ptolémées est aujourd'hui la deuxième ville du pays et un lieu de villégiature cosmopolite aux réminiscences pleines de charme. Installation à l'hôtel pour 2 nuits.



Plusieurs milliers
de vestiges
antiques !



250 km



0 km

Quelques précisions sur notre journée

Notre circuit n'évoquera pas, aujourd'hui, que les richesses antiques, mais aussi les trésors islamiques de la capitale égyptienne. En fonction des horaires d'ouverture et de fermeture des lieux, nous serons peut-être amenés à modifier légèrement le programme, mais dans tous les cas il faut savoir que l'entrée dans les mosquées est soumise à des règles assez strictes : quand elles ne sont pas interdites aux non-musulmans, un périmètre est généralement déterminé au-delà duquel il ne faut pas essayer de se rendre sous peine de réprimande (un peu comme à Istanbul). Pour ces dames, pensez à revêtir une tenue avec épaules et jambes couvertes. Emportez également un foulard pour couvrir vos cheveux (sinon, on vous en prêtera un à l'entrée du site). Pour ces messieurs, privilégiez les pantalons légers. La citadelle se trouvant sur une colline, il sera probablement possible d'emprunter un véhicule électrique pour y monter si vous avez quelques soucis de mobilité. Place Tahrir (voir article détaillé plus bas), nous emprunterons une sorte de tunnel temporel, d'abord vers 2011, date des émeutes de Tahrir qui entraînèrent le renversement du gouvernement d'Hosni Moubarak, mais aussi vers le début du XX^e siècle (1902 pour être exact), année d'ouverture du musée archéologique. L'intérieur du musée est resté « dans son jus » à la fois désuet, charmant, poussiéreux, parfois étouffant de chaleur, mais tellement authentique... Le décor ferait presque croire qu'on pourrait croiser Jean-François Champollion ou Howard Carter au détour d'une alcôve... Charmant !

Illustration de haut de page : la façade du musée historique de la Place Tahrir

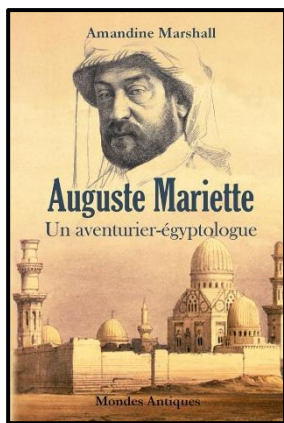
L'invité du jour : Auguste Mariette



Auguste Mariette, occupe une place majeure dans l'histoire de l'égyptologie. Né à Boulogne-sur-Mer le 11 février 1821 et mort au Caire le 19 janvier 1881, il fut à la fois explorateur, archéologue, fondateur d'institutions, et l'un des artisans essentiels de la sauvegarde du patrimoine pharaonique. Son existence illustre la passion d'un homme pour une civilisation millénaire, passion qui le conduisit à transformer la manière dont l'Égypte antique était perçue, étudiée et protégée.

Issu d'une famille modeste du nord de la France, Mariette reçut une solide formation classique. Élève au collège de Boulogne, il se distingua par ses aptitudes en lettres et en langues anciennes. L'égyptologie était alors une discipline encore jeune : Champollion venait juste de déchiffrer les hiéroglyphes à peine vingt ans auparavant. Attiré par les cultures antiques, le jeune Mariette se tourna vers l'étude des langues orientales et de l'histoire ancienne. Il fréquenta le

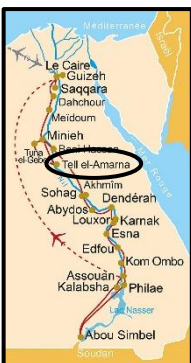




Collège de France et la Bibliothèque nationale, se familiarisant avec les manuscrits coptes et arabes. Dans les années 1840, Mariette entra comme auxiliaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. C'est là qu'il prit conscience de la richesse des collections égyptiennes conservées en France. Très tôt, il manifesta un intérêt pour la comparaison des textes coptes avec les hiéroglyphes, ce qui l'amena à suivre la voie ouverte par Champollion. Ses premiers écrits savants lui valurent une reconnaissance dans le milieu érudit. Mais c'est une mission précise, confiée en 1849, qui scella son destin : la recherche de manuscrits coptes pour la Bibliothèque nationale dans la vallée du Nil. Il se rendit alors en Égypte pour la première fois : il y découvrit non seulement la terre des pharaons, mais aussi le besoin urgent de protéger ses antiquités. Ce pays était en effet la proie des pillages et du commerce d'objets archéologiques qui alimentaient les musées et les collections privées d'Europe. En 1850, au cours d'une mission officielle, Mariette fit l'une de ses trouvailles majeures. Ayant repéré des têtes de sphinx à demi ensevelies dans le sable à Saqqarah, il entreprit de fouiller le site, malgré des moyens rudimentaires. Il mit ainsi au jour l'allée

monumentale de sphinx conduisant au Sérapéum, le sanctuaire souterrain consacré au culte des taureaux Apis divinisés. L'exploration de ces galeries funéraires livra une profusion de statues, de stèles et de sarcophages qui firent sensation en Europe. Cette découverte spectaculaire assura à Mariette une renommée immédiate dans le monde savant. Elle fut aussi un tournant pour l'égyptologie : pour la première fois, des fouilles méthodiques — même encore imparfaites — permettaient de documenter un site majeur et d'enrichir la connaissance des pratiques religieuses de l'Égypte ancienne. Napoléon III lui-même s'intéressa à ces résultats. L'autorité égyptienne, alors dirigée par le vice-roi Saïd Pacha, reconnut en Mariette un archéologue digne de confiance, capable de valoriser l'héritage pharaonique sans se limiter à l'exportation d'objets vers l'Europe. En 1858, grâce au soutien de Saïd Pacha, Mariette obtint la création du Service des Antiquités d'Égypte, dont il devint le premier directeur. Cette institution visait à réglementer les fouilles, à limiter le trafic d'antiquités et à conserver les découvertes sur place. Pour la première fois, une volonté politique de sauvegarde du patrimoine égyptien prenait corps. À la tête de ce service, Mariette sillonna le pays, lançant des campagnes de fouilles à Abou Simbel, Abydos, Dendérah, Edfou, Karnak et dans de nombreux autres sites. Il fit dégager des temples ensevelis, recenser des nécropoles, décrire des monuments. Son approche, bien que tributaire des méthodes de son temps (rapides, peu soucieuses de stratigraphie), témoigne d'une volonté nouvelle : comprendre les ensembles monumentaux dans leur contexte et non plus seulement accumuler des objets précieux. Un autre accomplissement majeur de Mariette fut la création du premier musée égyptien, installé en 1863 dans un ancien bâtiment de douane au quartier de Boulaq, près du Nil au Caire. Ce musée, précurseur de l'actuel musée du Caire, fut un symbole : l'Égypte commençait à conserver son patrimoine sur son sol, au lieu de le voir systématiquement partir vers l'Europe. Mariette participa au déblaiement du Sphinx de Gizeh, dégagea des temples en Nubie, mit au jour des tombes royales et privées. Il eut également un rôle diplomatique et culturel : ami personnel d'Ismaïl Pacha, il participa à l'inauguration du canal de Suez en 1869. L'action de Mariette lui valut une reconnaissance considérable. Il fut élu membre de l'Institut de France, décoré de la Légion d'honneur, invité par les cours européennes. Sa réputation d'égyptologue était immense, même si ses méthodes, marquées par l'urgence et parfois la brutalité des dégagements, furent plus tard critiquées. Affaibli par la maladie, Mariette continua malgré tout à diriger le Service des Antiquités jusqu'à sa mort en 1881. Il fut inhumé au Caire, dans l'enceinte même du musée de Boulaq qu'il avait fondé, preuve de l'attachement profond entre l'homme et l'Égypte. La figure de Mariette demeure ambivalente. D'un côté, il fut un pionnier, un protecteur du patrimoine et un explorateur infatigable. Ses publications, comme le *Sérapéum de Memphis*, demeurent des références. De l'autre, ses méthodes de fouille, rapides et parfois destructrices, ont fait perdre des informations précieuses aux archéologues modernes. Mais on peut difficilement nier que sans lui, une grande partie du patrimoine égyptien aurait disparu ou aurait été dispersée.

La divinité du jour : Akhénaton



Encore une fois, nous avons affaire à un pharaon qui a tenté de tutoyer les dieux en se proclamant seul et unique intermédiaire entre le peuple et la divinité **Aton** (on parle d'Akhénaton comme le fondateur de la première religion monothéiste de l'Humanité). Suivant la conception du souverain, la religion subit une simplification radicale. Les Égyptiens honoraient jusqu'à un millier de divinités, mais Akhenaton n'était dévoué qu'à un seul dieu. Lui et Néfertiti fonctionnaient comme des intermédiaires privilégiés entre le peuple et Aton, endossant le rôle traditionnel de la prêtrise. Tout cela devait représenter une menace

pour les prêtres de l'ordre ancien, au service d'Amon. Après quelques années de séjour à Amarna, le pharaon ordonna à ses ouvriers d'arracher toutes les représentations d'Amon dans les temples d'État. Un geste d'une audace extraordinaire : pour la première fois dans l'histoire, un roi s'attaquait à un dieu. Le fils d'Aménophis III, monté sur le trône sous le nom d'**Aménophis IV**, prit deux décisions capitales à la cinquième année de son règne. Il changea son nom en Akhenaton (« voué à Aton ») et décida de déménager sa capitale sur le site connu aujourd'hui comme Amarna. Il baptisa sa ville Akhetaton (« horizon du disque solaire »), et cette bande de désert vide accueillit bientôt quelque 30 000 âmes. Palais et temples surgirent de terre à un rythme élevé, certains d'une taille surprenante. Le

Le culte de l'Aton : Aton désigne « le disque » solaire ou lunaire. Il occupe une place à part dans le panthéon égyptien. À l'époque amarnienne Aton ne se manifeste que sous l'apparence d'un disque solaire dont les quatorze rayons constituent des bras terminés par des mains qui viennent effleurer le pharaon (Akhenaton) et la reine (Néfertiti) accomplissant le culte. Le dieu Aton est unique pendant le règne d'Akhenaton, première ébauche d'une religion monothéiste. Il est vénéré en plein jour. Les cérémonies se faisaient sous l'éclat du soleil. Seul le pharaon et la reine pouvaient adorer Aton ouvertement, les fidèles quant à eux devaient vénérer Akhenaton comme un dieu vivant : le roi était le représentant d'Aton sur terre. Malheureusement, on ne sait que peu de choses sur le culte d'Aton. On célébrait « l'ouverture de l'année », la « naissance d'Aton », la « fête d'Aton », la « fête d'éternité » mais ces fêtes restent rares comparées aux autres fêtes traditionnelles car dans cette religion polythéiste chaque dieu avait sa fête majeure et certains dieux comme Osiris étaient célébrés dans toute l'Égypte. Lors de ces fêtes les statues des Dieux sortaient des temples et c'était l'occasion pour le peuple de voir les divinités. Les fêtes amarniennes ne sont plus destinées à marquer l'apparition de la divinité, mais plutôt à commémorer un événement de la vie quotidienne du roi en relation avec Aton.

temple d'Aton, le plus vaste complexe rituel de la cité, était long de près de 800 m. En parallèle, l'art égyptien connut une révolution. Des siècles durant, la tradition avait défini rigoureusement les thèmes, les proportions et les poses en peinture et en sculpture. Sous Akhenaton, les artisans purent créer des scènes réalistes et gracieuses du monde naturel, et même portraiturer Akhenaton et sa reine, Néfertiti, dans des poses inhabituellement naturelles et intimes. Le couple royal était souvent représenté embrassant et caressant ses filles. Une scène allait jusqu'à représenter le roi et la reine s'apprêtant à partager leur couche. La représentation des traits d'Akhenaton semble destinée à impressionner le spectateur : des mâchoires massives, des lèvres tombantes et des yeux étirés d'une ineffable étrangeté. Mais les révolutions ont tendance à se retourner contre leurs meilleurs défenseurs, et cette violence devait finalement dévorer les propres créations d'Akhenaton. Horemheb (grand officier à l'époque d'Akhenaton) et ses successeurs, dont Ramsès II, détruisirent les palais royaux et les temples d'Amarna, brisèrent les statues d'Akhenaton et de Néfertiti. Ils supprimèrent aussi les noms du pharaon hérétique et de ses héritiers sur les listes officielles des souverains égyptiens. C'est en partie pourquoi le tombeau de Toutankhamon (fils d'Akhenaton originellement appelé Toutankhaton), dans la Vallée des Rois, échappa aux pillages : elle était tout simplement tombée dans l'oubli...



<https://www.nationalgeographic.fr/>

Deux livres, ~~un film~~ : L'Égyptienne de Gilbert Sinoué

Août 1790 ... "La Terre vibrerait sous elle comme un être assoupi, nourri d'on ne sait quel rêve. Cette terre d'Égypte dont Schéhérazade, treize ans, savait toutes les senteurs, les moindres frémissements..." Schéhérazade c'est L'Égyptienne. Autour d'elle tente de survivre une Égypte exsangue, province ottomane que se déchirent depuis des siècles les pachas turcs et les beys mamelouks. Juillet 1798... Un certain général Bonaparte, aveuglé par son "rêve oriental", débarque à Alexandrie à la tête de quarante mille hommes. Dès lors, Schéhérazade et les siens sont pris dans un tourbillon meurtrier tandis qu'agonise l'Expédition française dans des bains de sang qui souilleront le sable du désert et les flots majestueux du Nil. C'est une prodigieuse fresque qui défile sous nos yeux, avec les espoirs, les passions, les tourments d'une femme, d'une famille, et, à travers eux, le destin de l'un des plus vieux peuples du monde. **Mon avis : deux romans (681 et 595 pages) érudits, addictifs, bien écrits. Un délice...**



Société : la place Tahrir, un symbole fort du renouveau égyptien ?



Au centre de la place Tahrir, une bâche protectrice recouvre encore l'obélisque vieux de 3 500 ans ramené du delta du Nil. Autour de lui, quatre statues de sphinx attendent dans quatre énormes caisses de bois. Devant le **musée des Antiquités égyptiennes**, le parvis a été transformé en parking extérieur et en zone piétonne géométrique avec bacs à fleurs et petits chemins de sable ou de gazon artificiel. Les derniers graffitis révolutionnaires ont été effacés et l'épicentre de la révolution égyptienne

a bien changé depuis ces 17 journées fiévreuses du 25 janvier au 11 février 2011, conclues par la chute d'Hosni Moubarak. Prudent, jetant un œil pour s'assurer qu'un des innombrables policiers ou soldats présents ne l'écoute pas, Ahmed Gamal el-Din revient avec peine sur les lieux, dix ans après y avoir manifesté : *"Tu sais quoi ? Après que la place a été rénovée, pendant deux ou trois mois, j'ai totalement évité de la regarder. Je ne connaissais plus la place, ses immeubles, la couleur de ses immeubles. Je ne connaissais pas ce... machin en plein milieu !"* Aujourd'hui, elle est totalement différente, elle sent différemment et on la sent différemment. A l'époque quitter la place, c'était comme quitter le front, quitter la guerre. Elle était à nous et on appartenait à cet endroit. Maintenant, je ne le reconnais pas. L'inauguration officielle de la nouvelle Tahrir, annoncée depuis des mois, fera l'objet d'une grande cérémonie, qui promet d'abord d'écraser tout souvenir et toute référence à cette révolution dans l'esprit collectif. *"Les travaux de la place Tahrir vont tourner définitivement cette page. L'obélisque, l'arborescence, les promenades tout ça c'est du 'bullshit'"*, assène une diplomate occidentale. Une jeunesse vite broyée par son impuissance et son inexpérience face au duel qui se joue au-dessus d'elle entre les deux principales forces du pays : l'armée et les Frères musulmans. Elle est incarnée par ces blogueurs, érigés au statut de stars internationales par les médias du monde entier venus les interviewer en 2011, désormais réduits au silence par la dépression, la répression, l'exil. Toujours emprisonnés, ils font partie des cas régulièrement évoqués par la communauté internationale et les ONG des droits humains qui interpellent le président Abdel Fattah al-Sissi, qui a juré qu'il ne laisserait plus jamais le chaos se reproduire en Égypte. Après l'élection du président islamiste Mohamed Morsi, puis sa destitution par l'armée en 2013, et l'arrivée au pouvoir l'année suivante d'Abdel Fattah al-Sissi, une répression croissante s'est en effet abattue sur toute forme d'opposition, islamiste ou libérale. L'Égypte d'al-Sissi compte quelque 60 000 "prisonniers politiques", selon les organisations de défense des droits humains. Ce pays de 100 millions d'habitants est une *"prison à ciel ouvert"*, selon l'ONG Amnesty International. Pour la jeunesse de la place Tahrir, la chute est terrible. L'espoir et l'euphorie renvoyés par ces images de soulèvement relayées en boucle sur les chaînes d'informations avaient chassé un temps le fatalisme de la vie politique du Moyen-Orient, rendant tout "possible". *"Si je pouvais revenir en arrière, j'essaierais de faire mieux, pour que ça termine mieux. Si je pouvais revenir en arrière, j'essaierais d'apprendre des autres révolutions pour ne pas refaire les mêmes erreurs. Nous étions prêts à tout sacrifier pour mettre en l'air le système, sans être capable pour autant de proposer un plan alternatif. La prochaine fois, dans un an, cinq ans, ou dix ans, il faudra que l'on soit prêts."* déclare Ramy Essam, le "barde" de la place Tahrir de 2011.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/> (25/01/2021)

Égyptologie : la momification



La momification est l'une des pratiques les plus emblématiques de l'Égypte ancienne. Elle témoigne d'une vision du monde profondément ancrée dans la spiritualité, le respect des morts et la **croissance en la vie éternelle**. Ce processus complexe visait à préserver le corps du défunt pour qu'il puisse accueillir l'âme dans l'au-delà et vivre éternellement. Pratiquée pendant plus de trois millénaires, la momification a connu des évolutions techniques et rituelles, atteignant son apogée durant le Nouvel Empire (env. 1550-1070 av.

J.-C.). La momification n'était pas une simple technique funéraire : elle avait une portée religieuse capitale. Pour les Égyptiens, le corps était le réceptacle de plusieurs composantes spirituelles : le ka (force vitale), le ba (personnalité), et l'akh (l'esprit lumineux qui survit après la mort). Pour que le ka et le ba puissent se réunir et que le défunt devienne un akh, il fallait que le corps soit préservé, car il était considéré comme nécessaire à la résurrection. Les Égyptiens croyaient que la momification reproduisait le sort du dieu Osiris, mort et ressuscité. En momifiant un corps, on l'identifiait symboliquement à Osiris, garantissant ainsi sa renaissance dans l'au-delà. Le tableau ci-dessous présente les différentes étapes de la momification.



- ❶ La prise en charge du corps : dès le décès d'un individu, la famille confiait le corps aux embaumeurs, des prêtres spécialisés qui exerçaient dans des établissements appelés maisons de purification. Le cadavre était d'abord lavé avec de l'eau du Nil, considérée comme purificatrice.
- ❷ L'éviscération : le processus commençait par le retrait des organes internes, qui sont les plus sujets à la putréfaction. Une incision était pratiquée sur le flanc gauche du corps à l'aide d'un couteau en pierre. Les intestins, le foie, l'estomac et les poumons étaient extraits et parfois momifiés séparément. Le cerveau, perçu comme un organe inutile (contrairement au cœur, qui était considéré comme le siège de la pensée), était retiré à l'aide d'un crochet métallique introduit par les narines. Il était ensuite liquéfié et évacué. Le cœur faisait l'objet d'un traitement particulier : parfois conservé en place, parfois momifié à part, ou même remplacé par une amulette en forme de scarabée. Les organes internes étaient placés dans quatre vases canopes, chacun protégé par un des quatre fils d'Horus : Amsset (foie), Douamoutef (estomac), Hâpi (poumons), Qebhsenouf (intestins).
- ❸ La déshydratation du corps : le corps était ensuite couvert de natron, un sel naturel abondant dans les régions désertiques d'Égypte. Cette substance absorbait l'eau des tissus et empêchait leur décomposition. Cette phase durait environ 40 jours. Le corps était parfois rempli de natron ou d'éléments absorbants (paille, lin, sable). Une fois déshydraté, le corps prenait un aspect rigide et sec. La peau se contractait, les muscles disparaissaient. On pouvait alors passer à l'étape suivante.
- ❹ Le traitement du corps : après la dessiccation, le corps était nettoyé à nouveau, puis parfumé avec des huiles et des résines (encens, myrrhe, cèdre...). Ces substances avaient à la fois une fonction désinfectante, aromatique et religieuse. Le visage et les membres pouvaient être modelés à l'aide de linge imbibé de résine ou d'argile. Des yeux en verre ou en pierres pouvaient être placés dans les orbites. Le corps était ensuite rembourré avec de la sciure, du lin ou de la paille pour conserver une apparence naturelle.

L'enveloppement du corps était une phase cruciale, longue et ritualisée. Le corps était enveloppé dans de longues bandelettes de lin, parfois plusieurs centaines de mètres. L'enveloppement se faisait progressivement, membre par membre, et chaque étape était ponctuée de prières, de formules magiques et de gestes symboliques. Entre les couches de bandelettes, on glissait des amulettes protectrices, tels que le scarabée du cœur, symbole de renaissance, l'œil oudjat, protecteur et guérisseur, le nœud d'Isis, symbole de protection féminine divine, le pilier djed, garant de stabilité. Des inscriptions magiques étaient parfois apposées sur les bandelettes elles-mêmes. Avant l'enterrement, les prêtres accomplissaient un rituel très important : l'ouverture de la bouche. À l'aide d'un instrument cérémoniel (le pesesh-kef), ils touchaient la bouche, les yeux et les oreilles du défunt pour lui redonner les sens essentiels dans l'au-delà. Cela permettait au mort de parler, de voir, de manger et d'entendre dans l'autre monde. Le corps momifié était ensuite placé dans un ou plusieurs sarcophages en bois ou en pierre, parfois richement décorés. Les plus fortunés étaient enterrés avec une panoplie funéraire très riche : objets personnels, offrandes alimentaires, figurines chaouabtis (qui devaient travailler à la place du défunt dans l'au-delà), textes religieux, etc. La tombe devenait alors un espace sacré, souvent décoré de scènes représentant la vie du défunt, des dieux, et le jugement de l'âme par Osiris, selon le Livre des Morts. Les rois et nobles étaient enterrés dans des tombeaux monumentaux (pyramides, hypogées, mastabas), tandis que les gens plus modestes l'étaient dans des sépultures simples. Le processus décrit ci-dessus était réservé aux élites. Le peuple n'avait pas toujours les moyens d'accéder à une momification complète. Des versions simplifiées existaient, consistant parfois en une simple déshydratation naturelle dans le désert ou un embaumement sommaire. Au fil du temps, la qualité de la momification a varié. Elle atteint un sommet technique au Nouvel Empire, puis décline à partir de la Basse Époque. À certaines périodes, on observe un formalisme excessif au détriment de l'efficacité : des corps sont très bien enveloppés, mais mal conservés à l'intérieur. Les premières momies furent redécouvertes dès l'Antiquité par les Grecs et Romains, vite fascinés par cette pratique. Aux XIX^e et XX^e siècles, les fouilles archéologiques et les études scientifiques ont permis de mieux comprendre les techniques utilisées. L'analyse des momies par rayons X, scanner, autopsies, analyses chimiques a révélé la grande maîtrise technique des embaumeurs égyptiens.

